

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Marcotte, Marie-Claire. Flush

Gabrielle Bonifaci

Volume 17, numéro 2, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1074779ar>

DOI : <https://doi.org/10.26522/vp.v17i2.2615>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bonifaci, G. (2020). Compte rendu de [Marcotte, Marie-Claire. Flush]. *Voix plurielles*, 17(2), 194–194. <https://doi.org/10.26522/vp.v17i2.2615>

© Gabrielle Bonifaci, 2020



Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Marcotte, Marie-Claire. *Flush*. Ottawa : L'interligne, 2020. 172 p.

Du théâtre comme un conte cruellement merveilleux, *Flush* de Marie-Claire Marcotte met en scène quatre personnages énigmatiques – la grand-mère, la petite-fille, son père et une locataire – dans un huis clos familial qui n'est pas sans évoquer les étouffements ressentis lorsque le vivre-ensemble se charge de silences autour de sujets tabous. Dans la pièce, on sert chaque soir la soupe à dix-huit heures ; l'enfant aime disséquer les sauterelles ; le père joue au piano et la grand-mère tape au sol avec son balai dès qu'on entend la musique. La locataire occupe une chambre. A son arrivée, elle apporte un poisson rouge qu'elle souhaite donner à la petite fille. Le poisson rouge est mort, mais reprendra bientôt vie dans les bruyantes tuyauteries de la maison. La petite traverse de terribles crises dont personne ne sait calmer la violence. Son père est taciturne jusqu'à l'abrutissement.

Ménageant le suspense, les scènes se succèdent rapidement et illustrent une situation certes touchante, mais surtout absurde. Le grand souci de la famille, semble-t-il, est de ne pas savoir si la locataire restera. Cet absurde se résoudra au dénouement lorsque les langues se délient et les étranges comportements trouvent une explication. *Flush* est ainsi une œuvre à clé qui se déchiffre tardivement au moment où les protagonistes se rapprochent enfin et se parlent.

Ce n'est toutefois pas cette parole libérée qui rend la pièce intéressante. Bien au contraire, ce sont les silences qui l'animent et l'étrangeté qui les habite. Economisant la parole, les personnages s'expriment, dans les trois premiers quarts de la pièce, sur un ton direct, voire brutal, qui ne laisse pas de place aux émotions. La grand-mère donne des ordres lapidaires ; les autres obéissent, ou pas. La petite joue avec les corps dépecés des sauterelles de sa collection. Régulièrement, elle est attachée avec une corde. Personne ne semble pourtant souffrir : dans cette famille, c'est comme ça. Et on retourne ainsi au conte : cette simplicité mystérieuse, aussi familière qu'incompréhensible, s'achève sur une morale, ou sagesse, à savoir que la communication est d'or, que la parole résout les conflits. Mais, comme dans tous les contes, le plus important – le plus poétique – reste l'intrigue et tout ce qui précède la leçon de la fable.

Gabrielle Bonifaci